



Esa-Pekka Salonen: «Je n'ai pas encore donné le meilleur de moi-même»

Musicien de légende

L'immense chef d'orchestre et compositeur finlandais était au pupitre pour le concert inaugural du **Verbier Festival**. Il compare la «Turangalila-Symphonie» de Messiaen à un vieil ami retrouvé. Interview exclusive.

Nicolas Poinso

Depuis son arrivée météoritique dans le monde de la musique en 1985 à la tête de l'Orchestre symphonique de la radio suédoise, puis à celle, à 34 ans seulement, du prestigieux Los Angeles Philharmonic Orchestra, Esa-Pekka Salonen a imposé sa marque. Celle d'un chef cérébral et intransigeant, dont l'activité parallèle de compositeur lui donne une perception intime des pièces qu'il interprète.

Aujourd'hui âgé de 68 ans, le maestro finlandais était le 17 juillet dans le val de Bagnes pour jouer la «Turangalila-Symphonie» de Messiaen, vaste fresque musicale qu'il admire, comme nombre de chefs-d'œuvre du répertoire moderne. Nous l'avons rencontré sur les hauteurs de **Verbier** alors qu'il rentrait de randonnée. Entretien avec un intello à l'humour typiquement nordique.

Vous avez joué, lors du concert inaugural, la «Turangalila-Symphonie», une œuvre que vous aviez enregistrée en 1986. Votre interprétation a-t-elle évolué en quatre décennies? J'espère bien! C'est le genre d'œuvre qui reste un véritable défi. Messiaen était certes l'un des plus grands compositeurs de son époque, mais cette musique comporte des problèmes qu'il faut résoudre pour qu'elle fonctionne concrètement. Et je pense que je sais aujourd'hui beaucoup mieux comment l'aborder qu'au paravant. Je l'ai étudiée, dirigée, réétudiée, redirigée...

C'est un peu comme un processus qui dure toute une vie. Ma vision d'aujourd'hui est très différente de celle que j'avais au

début, quand j'avais l'impression d'avoir affaire à une sorte de monstre contre lequel je devais me battre. Aujourd'hui, c'est plutôt comme un vieil ami. Et cette partition possède cette qualité extraordinaire qui s'apparente à la jeunesse éternelle, on a toujours l'impression qu'elle a été composée hier!

Dès vos débuts, vous avez voulu privilégier la musique moderne et contemporaine. Pourquoi?

Je n'avais pas l'impression d'être radical, ni d'avoir une mission particulière à accomplir. Je n'avais pas le sentiment d'essayer de révolutionner quoi que ce soit. Je me contentais de diriger des œuvres qui m'intéressaient, pensant que c'était tout à fait normal pour un jeune de diriger de la musique composée relativement récemment. Évidemment, j'adorais les grandes œuvres du passé, mais je ne considérais pas que la musique contemporaine a moins de valeur que le répertoire établi, et je ne le pense toujours pas. La bonne musique reste de la bonne musique, qu'elle ait été composée hier ou il y a trois cents ans.

Vous avez, semble-t-il, toujours eu de fortes affinités avec Stravinski.

Oui, depuis que je suis tout petit, j'adore sa musique. Et à mesure que nous nous éloignons du siècle dernier, nous voyons plus clairement quelles en ont été les plus grandes influences. Je pense que Stravinski ne cesse de gagner en importance, tandis que celle de Schoenberg, Berg et Weber tend peut-être à diminuer. Quand je discute avec de jeunes compositeurs aujourd'hui, beaucoup me disent la même chose: s'ils devaient choi-

sir un compositeur du XX^e, ce serait Stravinski.

Vous avez été nommé chef d'orchestre principal de l'Orchestre de Paris et prendrez vos fonctions en 2027. Quelle est son identité, selon vous?

C'est l'un des grands orchestres d'aujourd'hui. Il joue à un très haut niveau. Et c'est, évidemment, le premier orchestre en France. Il a donc une responsabilité très forte envers le répertoire français. Mais je dirais que l'identité de cet orchestre réside dans sa flexibilité, il a la capacité d'adapter sa sonorité en fonction de la musique qu'il interprète. Ainsi, avec Brahms et Beethoven, il produit une sonorité très authentique. Et bien sûr, pour la musique française, c'est dans ses gènes.

Comment concevez-vous votre rôle?

J'aime me considérer comme faisant partie intégrante de la vie culturelle d'une ville. Pas seulement être quelqu'un qui va et vient pour diriger des concerts, mais qui participe aussi au débat culturel. Et à Paris, j'aimerais que l'orchestre et la philharmonie occupent une place plus importante que jamais dans la vie parisienne. Je pense en effet que c'est une bonne chose pour les orchestres, en tant qu'institutions, de s'inscrire dans le discours culturel contemporain, et de ne pas être simplement des lieux désuets, historiques, comme un musée où l'on joue de la musique composée il y a deux cents ans. Les gens apprécient, puis rentrent chez eux et il ne se passe plus rien. J'aimerais plutôt avoir un impact sur le long terme. Je suis impatient de commencer ce nouveau chapitre de ma vie.

Le jeune prodige Klaus Mäkelä est déjà l'un des plus grands chefs au monde. Avant lui, il y a eu vous-même, Osmo Vänskä, Sakari Oramo, Jussi Jalas, Jukka-Pekka Saraste, Paavo Berglund... Comment expliquer que la Finlande produise autant de chefs d'orchestre de première classe? D'un point de vue politique et historique, la musique a toujours joué un rôle très important chez nous, et cela remonte au XIX^e siècle. La Finlande cherchait à se forger une identité culturelle et c'était difficile, parce que c'est un pays bilingue dont la classe éduquée parlait

suédois tandis que les paysans et les ouvriers parlaient finnois. La littérature n'était donc pas le meilleur moyen d'unir la nation. Mais c'est là qu'entre en scène notre compositeur Sibelius, qui a réussi à créer une fusion entre la tradition finlandaise et la tradition suédoise. Il est devenu une force unificatrice au sein du pays. La musique a donc toujours constitué un élément essentiel de l'identité finlandaise. Nous voulons tous construire une vie culturelle forte, les jeunes comme les plus âgés, on a toujours l'impression de former une équipe, et c'est l'un des secrets.

Est-il difficile pour un compositeur finlandais, comme vous-même, de se faire une place face à l'héritage de Sibelius?

Ce n'est plus un problème aujourd'hui. C'était un problème pour nos professeurs, car pour eux Sibelius restait une figure tutélaire, mais pour nous, ce n'était pas vraiment le cas. Il était bien sûr l'un des grands compositeurs, mais plus une figure absolument centrale. Cela dit, l'une

24 heures
1003 Lausanne
021/ 349 45 45
<https://www.24heures.ch/>

Genre de média: Imprimé
Type de média: Quotidiens et hebdomadaires
Tirage: 33'714
Parution: quotidien



Page: 24
Surface: 118'604 mm²



verbierfestival

Ordre: 3021154
N° de thème: 034010
Référence:
6481b099-cda6-4832-bda4-405daf4300f8
Coupage Page: 2/2

des raisons pour lesquelles j'ai décidé de partir en Italie étudier la composition était que je voulais m'éloigner un peu de Sibelius. Je pensais que Milan serait une zone «Sibelius-free»! Et c'était effectivement le cas. Sibelius n'était pas connu en Italie dans les années 80.

Pensez-vous qu'il existe un style de direction d'orchestre typiquement finlandais?

Je ne suis pas sûr. Mais ce qu'on nous a appris à tous, c'est d'être clair, de ne pas trop parler, de faire confiance à la puissance du geste. Et surtout de ne pas

être un maestro. Vouloir jouer le maestro est une perte de temps.

Quand on a atteint les sommets de sa profession et qu'on n'a plus rien à prouver, comment perçoit-on sa mission de musicien?

Depuis longtemps, ma devise, ou ma conviction, c'est que je n'ai pas encore donné le meilleur de moi-même. Je ne suis plus tout jeune,

mais je continue de penser ainsi. Je me réveille le matin et je me dis: «Peut-être qu'aujourd'hui sera le jour où je dirigerai mon meilleur concert, où je vais me mettre

à écrire ce qui sera ma meilleure composition.» Je n'ai jamais pensé, ne serait-ce qu'une seconde, que l'œuvre de ma vie était achevée. Et je ne pense pas que j'en viendrais jamais à le penser. Même sur mon lit de mort, je me dirai: «Peut-être que je pourrais encore faire quelque chose pendant cinq secondes.» Je n'aime pas l'idée de m'arrêter.

Enregistrer les neuf symphonies de Beethoven est souvent une sorte d'accomplissement pour un grand chef. Aimeriez-vous?
Ça ne me dérangerait pas, mais

ce n'est pas un vrai projet. En fait, je ne suis plus intéressé par l'idée d'enregistrer quoi que ce soit. Bon, il y a peut-être une œuvre dont j'aimerais laisser une trace, c'est «Pelléas et Mélisande» de Debussy, avec l'Orchestre de Paris et une distribution parfaite. Je la dirige depuis des décennies, et j'aimerais trouver des conditions idéales, pouvoir me concentrer uniquement sur la musique et en donner une version ultime, ce serait mon rêve. Mais, qui sait, peut-être un cycle Beethoven un jour. La seule chose que je ne ferai pas, c'est un cycle Sibelius!



«Je me réveille le matin et je me dis: peut-être qu'aujourd'hui sera le jour où je dirigerai mon meilleur concert, où je vais me mettre à écrire ce qui sera ma meilleure composition.»

Esa-Pekka Salonen
chef d'orchestre et compositeur finlandais.

Esa-Pekka Salonen, 68 ans, n'entend pas ralentir son activité. IMAGO/TT

Verbier Festival, jusqu'au 2 août.
verbierfestival.com